



CHRISTINA MCDOWELL

L'usine à privilèges



LIANA LEVI



Discretion, tel est le maître-mot chez les ultra-privilegiés de Washington. Se faire remarquer? Quelle horreur! Si vulgaire, si nouveau-riche... Pour ces « détenteurs de fortunes anciennes et de bonnes manières », ces grandes familles d'industriels, de politiciens, de militaires, à l'abri derrière les murs blancs de leurs belles demeures, l'entre-soi est de mise. Alors quand un crime abominable est commis dans leur communauté, que le massacre de la famille Banks fait la une des journaux, c'est en privé que les adultes évoquent le drame. Mais les adolescents, eux, sont chamboulés par l'assassinat de leur camarade de classe, surtout Bunny, son amie d'enfance. Alors que la vie continue, la jeune fille révoltée mène une enquête qui remet peu à peu en question le milieu dans lequel elle a grandi, l'avenir tout tracé, les fortunes construites sur des crimes abjects et si bien camouflés... Tandis que les adultes mettent tout en branle pour que leurs secrets ne soient pas exposés au grand jour, les jeunes s'étourdissent dans la fête et la drogue. Mais à l'ère des réseaux sociaux, leurs frasques pourraient bien entacher la réputation de leurs parents.

Un portrait au vitriol de l'élite américaine

CHRISTINA McDOWELL est née en 1985 à Washington. En 2015, elle se fait remarquer avec un récit autobiographique sur les conséquences de la condamnation de son père, avocat associé du « Loup de Wall Street », sur sa vie. En 2019, elle écrit *L'Usine à privilèges*, un roman à charge sur le cercle très fermé dans lequel elle a grandi.

« Pour son humour impitoyable et son dévoilement sans filtre des secrets des salons, *L'Usine à privilèges* a gagné sa place parmi les livres essentiels sur Washington... » *The Washington Post*

Christina McDowell

L'usine à privilèges

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valentine Leÿs*



Liana Levi

Et d'abord penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face ?

– Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile ?

Le mythe de la caverne, Platon, *République*, VII.

Première partie

Prologue

Il ôte sa veste, puis son masque, craque une allumette et fait couler le kérosène dans la cheminée en pierre de taille – pour l’ambiance.

Dans cette ville, le coucher du soleil n’est qu’une distraction : c’est l’heure où le métro bondé trace ses lignes brisées, où les passagers, enveloppés dans leur souffrance vertueuse, transitent sous les esplanades imitant des places parisiennes et les statues de grands hommes parfumées à l’urine.

La plupart des cambriolages se produisent en pleine nuit : alertés par la sonnerie du système d’alarme, les habitants vérifient si le croquemitaine ne se cache pas sous leur lit. Mais pas en ce jour d’octobre. Au-dessus des tunnels inondés du métro qui ne s’arrête pas dans les beaux quartiers, là où les geais bleus volent dans le ciel d’automne et où les citrouilles évidées sourient de toutes leurs dents, une demeure coloniale est posée à la lisière de Rock Creek Park, un bois vaste et sombre en bordure d’un quartier qui n’a pas de nom.

La porte du garage était encore ouverte, le moteur de la Ferrari rouge de M. Banks encore cliquetant de chaleur, lorsque l’inconnu est entré derrière lui. Le postier, à quelques pas de là sur le trottoir, avait le dos tourné, sa sacoche sur l’épaule. Ses écouteurs l’empêchaient d’entendre sonner les cloches de la National Cathedral dans la tour centrale, celle qui a reçu le nom d’un cantique chrétien : *Gloria in excelsis*.

L'inconnu pose la bouteille de kérosène sur le manteau de la cheminée, à côté des photos de famille où l'on reconnaît des personnalités éminentes de Washington : des ambassadeurs de pays d'Europe, le ministre de la Défense des États-Unis, le prince Bandar ben Sultan d'Arabie saoudite, un sénateur et des membres de la famille Walton.

Mme Banks, Audrey, sa benjamine, et l'employée de maison ne savent pas que quelqu'un d'autre se trouve dans la maison. Sans le papier peint capitonné que le décorateur d'intérieur a posé quelques semaines auparavant pour insonoriser la salle de cinéma privée, elles pourraient entendre le souffle des flammes dans le silence.

Dans l'ombre du cabinet de toilette, l'inconnu épie M. Banks tandis qu'il défait ses boutons de manchette monogrammés, pieds nus sur le marbre tiède, et enfile sa tenue de sport. Sans un instant d'hésitation, l'homme s'avance, le ceinture et le jette au sol, lui lie les mains derrière le dos, puis lui enfonce un bâillon dans la bouche tout en lui expliquant ce qu'il veut et ce qu'il va faire pour l'obtenir.

« Papa ? appelle Audrey depuis sa chambre à l'autre bout du couloir. T'es prêt ? » Elle attend avec impatience que son père lui fasse essayer sa nouvelle BMW X5.

Lorsque l'inconnu entre dans la chambre d'Audrey, elle reste figée face à lui dans son sweat-shirt Saint Peter's Academy et son legging Kate Spade, et le regarde, désorientée. Ils sursautent tous deux lorsqu'une bourrasque soudaine fait claquer une branche d'arbre contre la vitre ; puis l'inconnu se jette sur elle et lui empoigne le visage, écrasant ses joues entre ses doigts. Il la ligote à sa chaise favorite, celle sur laquelle sont brodées des miniatures de

scènes de contes de fées, mais sans la bâillonner. Les murs sont trop épais, la maison trop vaste pour qu'un voisin puisse entendre les échos de terreur qui vont bientôt parvenir jusqu'à ses parents.

Mme Banks remarque un pétale fané sur son orchidée blanche. La porte-fenêtre de la loggia s'ouvre derrière elle tandis que glissent sur son écran les images de la séance photos pour la carte de Noël familiale, prises dans leur château du sud de la France. Assise à son bureau, elle fait défiler sa liste de contacts pendant que le soleil couchant dessine aux murs les ombres grimpantes de branches d'arbres sauvages. C'est alors qu'elle entend Audrey pousser le premier d'une salve de hurlements viscéraux.

Dans la buanderie, en bas de l'escalier du sous-sol près de la salle de jeux d'Audrey, l'employée de maison range des bouteilles de chardonnay Kendall-Jackson dans le second réfrigérateur. Elle n'entend rien d'autre que le ronronnement des machines à laver et le tintement du verre contre les paniers en plastique.

On ne sait pas si Mme Banks est parvenue jusqu'à la chambre de sa fille pour la voir, la toucher, la sentir, l'aimer une dernière fois. Les seules traces de pas qui ont pu être reconstituées sont celles qui se trouvent à l'extérieur de la maison. On ne fait jamais bien attention à ces minutes entre chien et loup : mais où donc est passée la lumière ?

Une voisine qui promène son bouledogue français, des feuilles mortes craquant sous ses pas, hume dans l'air une senteur sèche de feu de bois et se dit : c'est mon moment préféré de l'année. La voiture d'une agence de gardiennage

passé au ralenti au moment où la fumée s'élève comme un spectre brumeux de la cheminée de la chambre d'Audrey. Le vigile salue la voisine de la main, puis se dirige vers le pont qui se trouve dans le parc au fond de la vallée, scrutant le bois à la recherche de joggeuses. Il s'arrête. Éteint ses phares. Entrouvre sa vitre. Attend. Entend le bruit de son moteur, le hululement d'une chouette dans un arbre au loin. Puis il remonte la pente en marche arrière, manquant de justesse une jeune fille qui passait à vélo derrière lui.

Plus tôt ce jour-là...

Doug Wallace, haletant, tend péniblement la main vers la télécommande au bout de son bureau, mais sans parvenir à l'atteindre. Il baisse la tête et essuie la sueur de son front avec son avant-bras, puis essaie à nouveau. Le pantalon de son costume sur mesure J. Press, qui lui donne l'impression d'être un homme important, lui descend en bas des chevilles tandis qu'il prend par-derrière Cate, sa nouvelle collaboratrice, à plat ventre sur son bureau d'acajou. Oh oui. Une jeune fille chrétienne de San Diego, blonde, bien sous tous rapports, petits seins mais il n'a rien contre, et puis ce visage... Nom de Dieu, que son visage est beau ! Il retourne son corps si jeune, doré par le soleil. Il ne veut pas lui briser le cœur mais il n'a pas pu résister à sa pulsion : il la lui fallait. Il n'en peut plus de contempler les yeux sans passion de sa femme aux paupières tatouées d'eyeliner. Il n'en revient pas d'avoir été élu sénateur du grand État de Caroline du Nord. Quelle vie que la sienne aujourd'hui : les meubles massifs en acajou, les boutons de porte cuivrés, la vue sur le Capitole ! Les gens veulent entendre ce qu'il a à dire.

Le cliché serait presque insoutenable si les hauts fonctionnaires et les politiciens n'avaient pas toujours eu pour coutume, à travers l'Histoire, de contraindre les jeunes stagiaires à des rapports sexuels dans leurs « salles de réunion » :

rideaux tirés, murs vides, table en bois glacial. Le bureau de Doug, au moins, est recouvert d'un sous-main en cuir : c'est déjà un progrès, même si ce n'est pas parfait. Une photographie de Doug à l'époque où il avait encore tous ses cheveux, avec deux camarades de fac à la cérémonie d'investiture de Ronald Reagan, le regarde depuis son étagère. Que de chemin parcouru !

Sur l'écran de télévision, l'espace d'une milliseconde, Doug aperçoit les sous-titres : *AVERTISSEMENT : les images qui vont suivre sont de nature à heurter les personnes sensibles.* Des parasites, des images saccadées entrecoupées d'éclats de voix : « *C'est des coups de feu ? ... OH MERDE, DES COUPS DE FEU!* » Une rafale de balles claque comme une averse soudaine, probablement un AR-15. Les cris gutturaux des passants se muent en sanglots, des canettes de bière et des gobelets rouges sont éparpillés autour de ce qui semble être un monceau de cadavres de citoyens ordinaires – le genre de personnes qui, pour être honnête, n'intéresse Doug que très modérément. Tout près, on distingue un tic-tac qui pourrait être celui d'une bombe. Personne ne le sait, pas même les agents du FBI. Le présentateur : « *EN DIRECT! Nous sommes ici dans la capitale du...* »

Silence.

Doug laisse tomber la télécommande, qui percute le bord de son bureau et heurte le sol.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ? » demande Cate.

Elle se fait du souci pour lui.

« Rien, rien. » Doug reporte son attention sur Cate. Il pose la main sur sa bouche, enveloppant tendrement de sa paume les lèvres charnues, car il ne veut pas penser à l'expression d'horreur qui gagnera bientôt ce doux visage : celle d'une jeune Républicaine qui croit sans doute à une forme modérée de réglementation du port d'armes. Quand elle découvrira les

victimes du massacre, leur jeunesse, elle ne saisira peut-être pas que le cours des actions de Doug est en train de s'envoler. *Les armes semi-automatiques AR-15 se vendent au rythme de quinze unités par heure*, lit-on au bas de l'écran.

« Oh oui ! » gémit Cate. Elle tourne son visage juvénile d'un côté, puis de l'autre, et malaxe ses seins à pleines mains, convaincue que Doug la regarde, qu'il voit apparaître entre ses doigts ses tétons dressés. Pourtant, rien n'est plus loin de la vérité. D'ailleurs, aucun des deux ne regarde vraiment l'autre. Cate, elle, est absorbée par l'idée fantasmée qu'elle se fait de cette scène. Elle se répète qu'elle le vaut bien, que Doug est en train de mettre en danger pour elle son mariage, ses enfants, sa réputation, son amour-propre. « C'est ça, l'amour », se dit-elle. Mais au fond, elle mélange tout. Elle pense à l'agence de relations presse qu'elle lancera lorsqu'ils auront rendu publique leur union : Doug sera son premier client. Ensemble, ils bâtiront un empire politique. L'hiver, ils passeront leurs week-ends loin du monde, dans leur nouvelle villa au bord de la mer à Nantucket. Peut-être qu'à Noël elle lui offrira un pantalon brodé de toutes petites baleines, ça lui ferait tellement plaisir...

Doug, en sueur, assène des coups de reins d'adolescent maladroit tout en regardant grimper à la télévision le cours de ses actions. Cate remarque qu'il ne la regarde pas. Elle entoure sa taille de ses jambes et l'attire à elle par le bout de la cravate jusqu'à ce que leurs nez se touchent. Mais Doug ne parvient pas à la regarder. Il ferme les yeux et imagine la prostituée qu'il a rencontrée lors d'un voyage d'affaires en Chine, l'actrice de la vidéo qu'il a vue sur Pornhub dans son bureau la veille avant d'aller au lit. Il sait qu'il fait une erreur. Il lève les yeux vers les sous-titres qui défilent à l'écran : *L'AR-15 est l'arme la plus utilisée dans le pays. Elle est devenue un symbole pour les deux camps qui s'affrontent dans le*

débat sur le contrôle des armes à feu. Selon le mouvement pro-armes, ce n'est pas le fusil qui est responsable, mais le tireur.

« Oh, je crois que je vais... »

Un soleil d'automne humide descend sur les trottoirs maculés de feuilles rouges et brunes de la capitale. La barrière qui ferme le parking du Russell Building du Sénat s'enfonce dans le sol pour laisser passer la Porsche 911 noire de Doug qui sort dans les rues de Southeast DC. Les employés de bureau se dispersent en direction du métro, petits soldats mécaniques sans opinions ni identité, incapables d'entrevoir une quelconque forme de vérité au-delà de leur chèque de paie bihebdomadaire. Plusieurs camionnettes blanches des forces de sécurité portant les mots POLICE FÉDÉRALE : SÉCURITÉ INTÉRIEURE passent à toute allure. Doug ne remarque rien. Il est trop occupé à chercher le gel hydro-alcoolique dans sa boîte à gants tout en demandant à son smartphone de composer le numéro de Tim. Mince. Doug referme brutalement la boîte à gants. Impossible de le trouver là-dedans. Il se renifle les doigts.

« Allô ? répond une voix à l'autre bout du fil.

– Bonjour Tim, c'est Doug, dit-il, paniqué.

– Doug, bonjour, comment allez-vous ? Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis un moment, remarque Tim avec une sérénité exaspérante.

– J'ai réfléchi à notre conversation de l'autre jour. Peut-être qu'en effet j'ai un problème. C'est vrai que... Si ce n'était pas Cate, ça pourrait être n'importe qui d'autre. » Doug attend une réponse mais n'entend que le silence. « Seulement... Je comprends que tout cela est vrai si l'on considère la chose d'un point de vue intellectuel. Mais ce n'est pas ce que je ressens. Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je dis, conclut-il avec un petit rire honteux.

– Hmm, acquiesce vaguement Tim sans lui être d’aucun secours. Eh bien, je suis en train d’arriver chez Al. Si vous voulez nous rejoindre, vous êtes toujours le bienvenu.

– J’arrive », répond Doug, les mains crispées sur le volant.

Doug descend à toute allure Rock Creek Parkway et longe les collines du cimetière de Oak Hill avec ses pierres tombales centenaires, ses croix de pierre, ses anges en deuil, ses cénotaphes et ses mausolées. « Un jour, je serai enterré ici », pense-t-il souvent – avec tous les généraux, les maires, les banquiers et les sénateurs qui l’ont précédé. Les grands hommes. Les Corcoran et les Graham de ce monde. Tout comme la majorité des personnes qui l’entourent, Doug ne soupçonne pas l’étendue de sa mégalomanie. Il se voit juste comme un jeune homme bien élevé du sud des États-Unis, fils du procureur de Durham en Caroline du Nord. Sa mère donnait des cours de catéchisme dans le quartier tandis que son père travaillait à expédier en prison les Noirs et les gens de couleur (mais Doug n’a pas vraiment conscience de ce versant de l’histoire).

Tandis qu’il ralentit à l’approche de l’entrée, il pense à son frère aîné. Ken est né aveugle, et Doug considère que la faute en revient à sa mère. En effet, malgré ses croyances religieuses, celle-ci avait un faible pour les martinis, les Marlboro rouges et Elvis. Sa mère, elle, disait que tout était la faute des médecins. L’accouchement avait été difficile et ils avaient dû utiliser des forceps qui avaient déformé le crâne tendre du bébé. Elle s’en est toujours tenue à cette version, dont Doug ne s’est jamais contenté. Ken est mort juste avant son dix-huitième anniversaire, après de multiples problèmes de santé, d’une défaillance des organes vitaux. Doug n’a pas oublié l’appel téléphonique de sa mère – les sanglots rauques dans sa voix tandis qu’elle répétait, prostrée : « Il est

mort, il est mort.» Ce souvenir lui revient souvent quand il est seul au volant de sa voiture. Il sent monter dans sa poitrine une vague de fureur contre elle. La mort de Ken, la négligence dont a souffert Doug pendant son enfance, les bouteilles de bourbon vides de son père sont à l'origine de ce qu'il nomme ses « problèmes d'intimité » : sa quête jamais assouvie du pouvoir, du succès et des femmes. Le problème s'était déjà manifesté bien avant qu'il n'épouse Betsy. Lorsque Doug avait dix-sept ans, en découvrant que sa mère avait un amant, il avait décidé de coucher avec l'employée de maison. Quelques jours plus tard, faisant usage de son nom et de son carnet de chèques, son père avait expédié la femme de l'autre côté de l'Atlantique, la renvoyant dans sa famille au Ghana. Ils n'avaient plus jamais reparlé de l'affaire, et Doug non plus.

Il vérifie l'adresse sur son téléphone, puis examine en plissant les yeux les chiffres dorés accrochés à l'un des piliers de brique rouge encadrant un imposant portail de fer forgé. Mais... ça alors : il connaît cette propriété ! Un ancien de l'université Vanderbilt, ou Mellon, il ne se souvient plus laquelle. La maison est perchée au-dessus d'un parc qui a servi de décor à toutes sortes d'événements, du plus macabre au plus inoffensif : découverte du cadavre en décomposition d'une stagiaire de la Maison-Blanche, viols, rendez-vous amoureux, visites touristiques, rires d'enfants gambadant à travers Peirce Mill, culture de fleurs dans l'ancienne plantation d'où se sont un jour échappés des esclaves... Un lieu où l'horreur et le glamour se nourrissent mutuellement, sous l'effet de cette symbiose malsaine qui fait de Washington une ville aussi fascinante que répulsive.

La Porsche de Doug, précédée des faisceaux de ses phares, atteint l'entrée du domaine qui l'attire comme s'il renfermait la réponse à sa question. Tim se tient dans

la lumière, les bras croisés, encadré par deux énormes colonnes doriques : Rolex en or, mocassins bateau, tricot à losanges. Doug se gare, sort de sa voiture, s'avance vers Tim et lui serre la main. Avec une tape dans le dos, Tim l'accompagne à l'intérieur.

Les murs de la demeure sont tapissés de manuels de droit, d'encyclopédies et de photographies de diplomates étrangers, de rois, de reines et de présidents – ainsi que d'un portrait de Jeff Bezos. Dans la bibliothèque, un Chagall original est accroché au-dessus de la cheminée de marbre vert, devant laquelle sept hommes sont assis en cercle sur des chaises Chippendale. Difficile de les distinguer entre eux : tous sont blancs, riches et visiblement haut placés. Pour y parvenir, il faudrait pouvoir connaître la voiture qu'ils conduisent ou le quartier qu'ils habitent : Kalorama, McLean, Chevy Chase ou Georgetown. Il serait hautement improbable que l'un d'entre eux réside à Silver Spring, à Bethesda, à Arlington ou à Old Town, des quartiers réservés aux employés ordinaires du Pentagone ou, pire, de la Chambre de Commerce. Si d'aventure l'un de ces hommes vivait à Potomac ou à Great Falls, alors ce serait sur un terrain de plusieurs hectares, sur une des falaises surplombant le fleuve Potomac : il s'agirait vraisemblablement d'un retraité de plus de soixante-dix ans, refusant d'avouer qu'il a perdu toute sa fortune et qu'il est sur le point de se déclarer en faillite avant de s'établir dans une résidence privée à Reston en Virginie.

Plus de la moitié sont vêtus d'un costume J. Press et les autres d'un polo et d'un pantalon de toile, avec parfois un pull rouge noué autour des épaules. Ils portent des lunettes, et certains ont une moustache tandis que les autres sont rasés de près. Tous sont assis jambes écartées et se frottent les genoux du plat des mains.

Ils lèvent les yeux vers Doug. « Bienvenue », murmurent quelques-uns, avec parfois un hochement de tête pour montrer qu'ils ont remarqué son existence, car sa seule présence en ce lieu suffit à indiquer qu'il est un homme important. Le héros, l'avocat. L'homme qui, avant son élection au Sénat, en pleine crise des *subprimes*, a injecté les capitaux publics nécessaires au sauvetage de l'économie (et, plus particulièrement, du groupe AIG). L'homme qui a sauvé leurs bonus. Sous les applaudissements du Sénat. L'homme qui sait que tous lui renverront l'ascenseur sous forme de donations à son parti...

Doug se consume de honte. Il a du mal à se faire à l'idée qu'il est une fois de plus de retour dans cette pièce. Ses joues virent à la même teinte que le pantalon d'été en toile corail qu'il garde bien plié dans l'armoire de cèdre de sa femme. Il trouve une chaise vacante sur laquelle repose un livre gravé des lettres SAA: le sigle des dépendants sexuels anonymes. C'est alors que Doug remarque la banquette capitonnée au centre du cercle, sur laquelle sont disposées différentes brochures. C'est la même banquette que sa femme a, ce matin même, entourée d'un cercle sur le catalogue de meubles de Kellogg Collection pour qu'il y jette un coup d'œil. Il a oublié. Ils devaient la commander à temps pour la recevoir avant le dîner de ce soir. Le dîner ! Doug se met à paniquer au moment où la réunion démarre.

Jeff, la cinquantaine bien tassée, une mèche de cheveux gris rabattue sur le crâne, enfile ses lunettes rondes et lit dans son classeur: « Bonjour. Je m'appelle Jeff, et je suis un dépendant sexuel. Je serai votre modérateur pour cette réunion. Nous allons ce soir nous concentrer sur la onzième étape: "Nous avons cherché par la prière et la méditation à améliorer notre contact conscient avec Dieu, tel que nous Le concevions, Lui demandant seulement de

connaître sa volonté à notre égard et de nous donner la force de l'exécuter." »

Doug lève les yeux de son téléphone pour vérifier que personne ne le voit passer un savon à sa secrétaire, qui a omis de lui rappeler le dîner qui a lieu chez lui dans quelques heures. *Envoyer.* Il pose son téléphone entre ses jambes. Il attend. Il respire lentement et se remet à écouter Jeff sans l'écouter vraiment. Il pense à ce que Betsy va lui dire quand il arrivera en retard, en sueur, empestant à plein nez le parfum floral de Cate. *Ding!* Doug désactive sa sonnerie, puis rafraîchit sa boîte électronique. Sa secrétaire lui a bien envoyé un rappel il y a une heure et demie. Merde. Il était avec Cate.

« Nous allons maintenant prendre dix minutes pour méditer. Pendant cet intervalle, nous vous encourageons à réfléchir aux problèmes qui vous ont amenés ici et à la manière dont vous souhaiteriez vivre votre rétablissement. Le minuteur sonnera lorsque le temps sera écoulé. »

Dans la pièce, les hommes changent de position et adoptent une posture propice à la méditation : les bras appuyés sur les genoux, les mains détendues entre leurs jambes écartées, la poitrine qui se soulève et s'abaisse au rythme de leur respiration. C'est une blague ? se demande Doug.

Le Washington Life Magazine, sous-titré «Un regard d'initié sur le pouvoir, la philanthropie et la société», couvre depuis 1991 l'essentiel de la vie mondaine à Washington. Les événements sont généralement hiérarchisés par ordre d'importance, suivant la qualité de leurs invités. Le magazine sert tout à la fois de classement des plus grosses fortunes, d'annuaire de la bonne société, de chronique de la vie mondaine et de liste des personnalités les plus influentes. Détenu par un milliardaire qui réside dans le quartier de Kalorama et s'est établi à Washington pour y asseoir son influence sociale, il est le symbole ultime du prestige washingtonien. Le but de cette parution est avant tout de mettre en lumière et de préserver les structures de pouvoir existantes. Toute personne ambitieuse s'installant à Washington s'empresse de s'y abonner. Bien que le Washington Life Magazine reste largement inconnu de ceux qui vivent hors des cercles les plus fortunés, il s'agit d'une parution essentielle pour l'éclairage qu'elle apporte sur les activités financières des individus les plus puissants de la scène politique et médiatique. Le magazine fournit des indications sur les bonnes causes soutenues par ces personnalités, et influence la manière dont politiciens, philanthropes et personnalités mondaines élaborent le récit de leur vie personnelle et professionnelle. D'après le site d'information Daily Beast, le quarante-cinquième président des États-Unis se flatte d'avoir «vu» (et non pas lu) tous les numéros du magazine¹.

1. Asawin Suebsaeng, «Trump is Oddly Obsessed with This DC Society Magazine», *Daily Beast* (site internet), 4 décembre 2019.

Dans sa maison d'architecte toute neuve à McLean, Betsy Wallace presse entre ses mains manucurées les joues de sa femme de chambre péruvienne et y dépose un gros baiser humide – « *Gracias, cariño* » –, marquant d'une trace de gloss la peau lisse de Teresa. C'est tellement formidable de pouvoir parler à la bonne dans sa langue maternelle. Depuis que ses deux filles sont inscrites dans deux établissements différents de la Saint Peter's Academy, Haley en primaire et Mackenzie au lycée, sa vie est tout simplement épuisante. Il faut que l'argenterie soit polie pendant qu'elle va chercher les filles à leurs activités extrascolaires. Et puis les invités arrivent dans deux heures et demie : deux des plus gros donateurs de Doug, un investisseur en capital risque, un dirigeant de la tech, un banquier privé, un membre de la famille Mars, un avocat, un expert en stratégie politique (et sa stagiaire chargée des réseaux sociaux), ainsi que leurs épouses respectives. Mais surtout, un photographe du *Washington Life*. Doug, Betsy et les filles seront photographiés devant la cheminée en pierre de taille : c'est précisément pour obtenir cette photo que Betsy s'est battue sans relâche, dans le souci de garantir à son couple le niveau de visibilité qui sied à de nouveaux résidents à Washington.

Betsy a déjà vécu dans la région, il y a des années de cela. Elle a réussi jusqu'à présent à garder sous silence le fait qu'au début des années quatre-vingt-dix elle a été mariée

à un lobbyiste puissant âgé de vingt ans de plus qu'elle qui, peu de temps après leur séparation, est soudain décédé d'un « cancer ». Lassée des infidélités de son mari, Betsy l'avait quitté après deux ans de mariage. Après leur divorce, sur son lit de mort, il lui a avoué qu'il avait eu des rapports sexuels avec des hommes pendant toute la durée de leur mariage. Puis il a rendu son dernier souffle dans ses bras. Il est mort du Sida. Par chance, il avait toujours refusé de la toucher. Betsy est alors retournée vivre à Raleigh, sa ville natale, où elle a rencontré Doug à une réception chez un ami commun. Avocat influent, bel homme, débordant d'ambition politique : il était parfait. Aujourd'hui, arrivée au milieu de la quarantaine, Betsy sait qu'elle tient sa seconde chance de gravir les échelons de la société washingtonienne. C'est peut-être que le destin en a décidé ainsi, pense-t-elle.

Avant de quitter la maison, Betsy pose sur son bureau Kellogg Collection trois formulaires de candidature à différents country clubs : le Washington Club réservé aux Blancs protestants, le Columbia Country Club pour les bons catholiques (irlandais de préférence) et enfin le Kenwood Country Club qui pourra toujours leur fournir une solution de secours puisqu'il a été le premier club à accepter les Juifs. La tâche ne sera pas aisée car sa famille n'est pas, à la différence des autres, originaire de Washington, mais la position de pouvoir dont jouit son mari devrait améliorer leurs chances.

« *Ciao, cariño!* » Betsy se jette un dernier coup d'œil dans le miroir ancien doré à l'or fin, la bouche en cœur. Ses cheveux blonds sont tellement chargés de laque que si elle agitait la tête de gauche à droite, ils resteraient immobiles comme un roc.

Betsy gare sa Jaguar bleue le long du trottoir devant l'école primaire et attend Haley, sa benjamine. La plus jolie des deux. De l'autre côté de la rue, chez Cactus Cantina, des employés de bureau sirotent leurs margaritas, profitant de l'happy hour. Des adolescentes aux chignons serrés en justaucorps et anorak émergent d'un pas sautillant de la Washington School of Ballet, leurs cappuccinos Starbucks à la main. Mais l'attention de Betsy est ailleurs : elle surveille les mères garées devant elle, dans leurs SUV Range Rover ou Mercedes aux plaques d'immatriculation customisées. TENSTAR : une star du tennis ? BLU DVL1 : une fan de super-héros ? Ou encore 1800-GD : la ligne directe de Dieu ? Certaines se saluent de la main, d'autres s'envoient des baisers de loin ou se donnent rendez-vous : au déjeuner ! au gala caritatif ! au cours de yoga ! Rien que des démocrates... Betsy essaie désespérément d'identifier des mamans d'obédience républicaine avec lesquelles elle pourrait s'inscrire au cours de marche sportive. Soudain, elle aperçoit Linda Williams qui s'avance vers sa voiture garée plus loin. Linda est la femme de Chris Williams, le présentateur-vedette de Fox News, et le dernier journaliste à avoir animé un débat présidentiel avant que le « Grand Old Party » ne prenne le Sénat et la Chambre des représentants. Betsy déboîte à gauche pour doubler les autres voitures et se rapprocher de Linda.

« Lin-Lin-Linda ! » Depuis sa nouvelle place de stationnement, Betsy fait de grands signes, mais Linda ne l'entend pas et n'aperçoit pas ses mouvements de bras frénétiques quand elle monte dans son break Audi. Frustrée, Betsy regarde autour d'elle tandis que les enfants se précipitent vers les automobiles, puis décide de donner du klaxon. *Tût-tût!* Nouveau signe de la main. La femme se tourne enfin dans sa direction... mais ce n'est pas elle qu'elle regarde. Becca,

la fille de Linda, cheveux châtain terne et jupe écossaise enfilée par-dessus son pantalon d'équitation, passe devant la voiture de Betsy. « Zut ! », marmonne-t-elle.

Haley, blonde aux yeux bleus et trop jeune encore, à onze ans, pour développer un trouble alimentaire (même si cela ne saurait tarder), arrive juste derrière Becca et ouvre la portière de Betsy côté passager.

« Non, non, non, monte à l'arrière ! Nous allons chercher ta sœur, c'est elle qui va conduire jusqu'à la maison. »

Haley ouvre la portière arrière avec un grognement. Vêtue d'une robe de fête rouge, elle tient d'une main une housse à vêtements de chez Saks Fifth Avenue et de l'autre son étui de violoncelle.

« Oh, très bien, tu as mis la robe que je t'ai achetée. »

Betsy traverse Massachusetts Avenue et fonce comme un bolide vers Cathedral Heights, brûlant au passage stops et passages piétons.

« Pourquoi est-ce que tu n'inviterais pas Becca Williams à venir jouer à la maison, ma chérie ? Elle a l'air gentille.

– Beurk, jamais de la vie, proteste Haley. Elle est bizarre, et en plus elle parle jamais.

– Mais mon amour, peut-être qu'elle est timide et qu'elle a besoin de se faire des amis. »

Haley regarde fixement par la fenêtre.

« Je pourrais vous emmener toutes les deux faire du shopping à Georgetown. On s'amuserait bien, non ?

– Ouais, peut-être. »

Elles passent à toute allure devant l'ambassade iranienne abandonnée et l'observatoire naval. Le soleil décline dans les phares éblouissants des voitures. Arrivée à la clôture de bois blanc qui entoure le lycée, Betsy aperçoit Mackenzie, debout sous un réverbère qui déverse sur elle une lueur verdâtre. Elle tient d'une main son étui de violon et de l'autre un sac à

dos Kate Spade (pour faire comme les filles populaires). Ses cheveux bruns sont curieusement clairsemés. Des plaques chauves laissent apparaître son crâne à l'arrière de sa tête, et quelques mèches emmêlées lui barrent le front. Cela fait trois mois maintenant que Mackenzie s'est mise à s'arracher des mèches de cheveux, depuis qu'ils ont déménagé pour Washington. Betsy s'est donné pour mission de la débarrasser de ce tic nerveux.

« Oh chérie, chérie, chérie, pourquoi ne t'es-tu pas habillée correctement pour le dîner de ce soir ? Je te l'ai répété mille fois.

– J'ai pas eu le temps, Maman. J'ai grave trop de devoirs. »

Sans perdre son sang-froid, Betsy tend à Mackenzie les clés de la voiture et se glisse sur le siège passager en s'efforçant de ne pas égratigner ses Manolos.

« Beurk, tu pues, dit Haley à sa sœur en se bouchant le nez.

– Ferme ta gueule, connasse, réplique Mackenzie.

– Les filles ! crie Betsy. Ça suffit comme ça. »

Tandis que Mackenzie emprunte Chain Bridge Road, Betsy croit utile de souligner (une fois de plus) que sa fille n'est pas assez habillée pour le dîner. « Le photographe du *Washington Life Magazine* vient prendre notre photo de famille ce soir. Je te l'ai dit mille fois. Comment as-tu pu oublier ? »

Mackenzie donne un coup de frein un peu trop sec qui fait plonger en avant la tête de sa mère.

« Tu conduis trop mal, dit Haley en articulant minutieusement chaque mot.

– Tais-toi, sale pute ! » crie Mackenzie.

Betsy fait volte-face, les lèvres pincées, l'index pointé sur Haley. « Toi, je ne veux plus t'entendre jusqu'à la maison, compris ? » Elle se tourne et jette un œil sur sa montre

Cartier sertie de diamants. « Je veux que vous soyez toutes les deux habillées et prêtes avec vos instruments à sept heures et quart pour l'arrivée des invités, vous m'entendez ?

– Non ! Je suis trop fatiguée, Maman, j'ai pas envie de jouer ! pleurniche Mackenzie.

– Maman, noooooon ! braille Haley.

– Les filles, nous avons des invités ! C'est très important pour votre p... »

Mackenzie appuie d'un coup brutal sur la pédale de frein. « NON ! » La voiture pile.

« Très bien, gare la voiture. C'est la dernière fois que tu conduis.

– NON !

– Gare-toi immédiatement, ou tu seras privée de sorties.

– TU PEUX PAS ME FORCER ! »

Arrivée au carrefour de Georgetown Pike, la voiture se retrouve face à un feu clignotant.

« GARE-TOI ! » hurle Betsy en tentant de saisir le volant.

La voiture fait une embardée. Les roues avant patinent et franchissent la double ligne jaune, quand soudain une limousine noire arrive face à eux.

TÛÛÛÛÛÛÛT!

D'un grand coup de volant, Mackenzie ramène la voiture sur la bonne voie, tandis que la limousine les frôle et s'éloigne. La jeune fille s'arrête dans un crissement de pneus. Betsy, hystérique, ouvre en grand la portière côté passager. Haley, qui ne trouve plus rien à dire, reste sur la banquette arrière, ceinture attachée, terrifiée à l'idée des conséquences fatales qu'aurait pu avoir cet instant, et aussi de celles qui restent à venir.

Des gouttes de transpiration perlent sur la lèvre supérieure de Doug. Il écoute le récit d'un homme qui ne peut

s'empêcher de se masturber compulsivement dans les toilettes de son bureau. Le téléphone de Doug s'illumine. Appel de: Chérie. Il va lui falloir au moins une demi-heure pour passer le pont et arriver chez lui en Virginie. Il presse le bouton Rejeter l'appel sur le côté du téléphone, qu'il range dans la poche intérieure de sa veste. « Merci d'avoir partagé cette expérience », déclarent à l'unisson les autres hommes, feignant la compassion malgré le caractère particulièrement honteux de l'acte qui vient de leur être exposé. Doug se lève et articule sans bruit le mot « Betsy » à l'attention de Tim tout en enjambant maladroitement la banquette capitonnée, et se hâte vers la sortie.

Les invités arrivent dans une heure. Teresa accueille Betsy, qui est dans un état de panique avancé. Mackenzie et Haley montent les marches du perron, traînant derrière elles leurs instruments. Betsy se retourne pour les attendre à la porte en jetant un regard noir à Mackenzie. « Monte dans ta chambre tout de suite », siffle-t-elle entre ses dents serrées.

Les invités prennent place un à un parmi les banquettes capitonnées, les chaises Chippendale, les rideaux drapés, les consoles, les lampes et les coussins à franges de chez Kellogg Collection, et le piano à queue rutilant sur lequel reposent des photographies de la famille à Nantucket, dans les Hamptons et dans différents châteaux européens. Ils discutent réforme fiscale et assurance maladie tout en grignotant des crudités, une flûte de kir royal à la main.

Doug s'introduit furtivement par la porte du garage, rejoint sur la pointe des pieds l'escalier de service et se dirige vers la salle de bains principale, où il s'asperge le visage. Au bord du lavabo, son téléphone s'allume: OÙ ES-TU NOM DE DIEU?????

Il regarde son reflet, le temps de se donner une contenance pour ses amis (ou plutôt ses donateurs) qui l'attendent à l'étage du dessous. Doug n'est pas un dépendant sexuel, ça non, juste un homme comme les autres, un homme qui a des besoins tout comme son père, et le père de son père avant lui, et le père du père de son père. Il enfle une chemise fraîchement repassée et une cravate à rayures bleues et blanches, se tamponne un peu d'eau de Cologne derrière l'oreille et fait disparaître de sa peau une infime trace de rouge à lèvres.

Au moment où Doug emprunte le couloir qui mène à l'escalier principal, Mackenzie apparaît à la porte de sa chambre. Elle s'est enfin changée pour le dîner : mini-jupe noire, Doc Martens bordeaux et top à bretelles en lycra pêche. Ses cheveux sont tirés en arrière pour cacher ses plaques dégarnies. L'espace d'un instant, Doug ne peut s'empêcher de remarquer ses énormes seins qui débordent de son décolleté comme deux têtes de poupées. Cette vision le stoppe net dans sa lancée.

« Salut Papa.

– Hein ? »

Doug, à court de mots, est frappé par la révélation soudaine que sa fille n'a que quelques années de moins que Cate. S'arrachant à son état hypnotique, il aboie : « Bon sang, Mackenzie, va te mettre un chandail. Nous avons des invités. »

Mackenzie repart dans sa chambre et claque la porte.

La sonnette retentit, laissant entendre une petite mélodie sucrée. Tony, le photographe du *Washington Life*, entre dans le hall. La peau bronzée, il porte les dernières lunettes Warby Parker, un jean skinny et une chemise boutonnée jusqu'en haut. Très chic. Avec son étui d'appareil photo en

bandoulière, il a une allure qui tient plus d'Hollywood que de Washington. Tony photographie tout le gratin du *Who's Who* politique et financier – plus précisément, leurs épouses – et il est toujours présent aux événements mondains les plus en vue : lancements de livres, soirées dans les ambassades, fêtes électorales, galas caritatifs, déjeuners et enterrements.

Betsy l'accueille dans l'entrée avec un large sourire, les bras grands ouverts, comme si elle le connaissait depuis toujours alors qu'elle ne l'a jamais rencontré.

« Tony, mon chou ! s'exclame-t-elle en l'embrassant sur la joue.

– Vous êtes superbe, dit Tony en la saisissant par l'avant-bras d'un geste expert. Et votre héros de mari, où est-il donc ? » ajoute-t-il en dodelinant doucement de la tête.

Doug apparaît derrière eux et pince les fesses de Betsy. Elle se retourne d'un bond avec un petit glapissement et pose sa main sur la joue de son mari. « Te voilà, toi ! »

Doug se penche vers Tony pour lui serrer la main. « Doug, enchanté. »

Ensemble, ils se dirigent vers le salon où Haley a installé son pupitre. Son violoncelle est posé à côté d'elle, prêt pour le récital. Les invités font connaissance autour du piano, regardant par la fenêtre les courts de tennis, tandis que d'autres, assis sur les canapés à fleurs, picorent du brie et des bâtonnets de carottes. Les épouses sont rassemblées, couvertes d'épaisseurs de colliers en or et de broches en diamants – une libellule, un cheval, une croix – tandis que les hommes restent debout, les uns en nœud papillon rouge, les autres en polo blanc et blazer, un foulard de soie dépassant de leur poche de poitrine. Seul le dirigeant de la tech porte un jean et une chemise noire à manches longues. Il n'a pas besoin d'impressionner qui que ce soit : il est juste là pour s'assurer que le secteur des nouvelles technologies

reste exempt de toute réglementation et que la neutralité du réseau est préservée, conformément aux desseins de Dieu et de Mark Zuckerberg.

Mackenzie apparaît dans une robe sage, violon et archet à la main. Un sourire crispé aux lèvres, elle traîne sa chaise jusqu'à celle de sa sœur en la laissant racler le parquet.

Pour les donateurs comme pour les administrés, la soirée se passe à merveille. Betsy, une flûte de champagne à la main, regarde en souriant ses filles qui frottent les cordes de leurs instruments avec une ferveur sincère. Doug s'approche de sa femme et passe le bras autour de sa taille. Tony capture des instants sur le vif depuis tous les coins de la pièce. Il finit par un portrait de groupe sous les yeux émus des invités, éblouis par la perfection de cette famille, de ce couple, de ce programme politique. La famille tout entière ruisselle de ce charme que l'on n'éprouve que lors du premier contact et qui ne fonctionne qu'à une certaine distance: dans un article de presse, une photo de profil Facebook, une carte de Noël familiale ou une photographie du *Washington Life Magazine*.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *The Cave Dwellers*

Copyright © 2021 by Christina McDowell
© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch
Photo: © Jonathan Knowles/GettyImages

Cette édition électronique du livre *L'Usine à privilèges* de Christina McDowell a été
réalisée en février 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0541-6)

ISBN ePDF : 979-10-349-0543-0